

Marcelle Delpastre



MÉMOIRES

*Les lourdes chaînes de la liberté
Le passage du désert – La fin de la fable*

Lo Chamin de Sent Jaume & Plein Chant, éditeurs.



SIX ANS après sa mort, après la parution du quatrième tome des mémoires de Marcelle Delpastre: *Le Jeu de patience* qui, à la suite des trois premiers (*Les Chemins creux*, *Derrière les murs*, *Le Temps des noces*) nous avait menés au début des années 1970, voici, réunis en un seul volume, les trois derniers tomes: *Les Lourdes chaînes de la liberté*, *Le Passage du désert* et *La Fin de la fable*, cette dernière partie glissant des mémoires presque immédiats au journal, journal d'un succès, d'une maladie, d'une fin de vie.

Un texte écrit au fil de la plume, quasi sans repentir, non relu et pour cause, document précieux sur le temps et l'auteur, l'auteur témoin du temps depuis son bout du monde qui, sphère oblige, n'en est pas moins, comme chacun sait – devrait savoir –, centre du monde.

Marcelle Delpastre, au *grand théâtre de la vie*, un Saint-Simon côté jardin. Eh oui, chacun sa mémoire, chacun ses mémoires. Mais que serait la cour sans le jardin pour la nourrir? Le jardin... et le jardinier...

gencives, le museau... Quelques minutes plus tard, la vache ruminait, se détendait, en poussant des soupirs d'aise, et elle finit par se coucher, tranquille. Nous pûmes en faire autant.

À Chamberet, je ne trouvai pas le vétérinaire, déjà parti. Dans sa tournée, il était passé à la maison. Voyant portes et fenêtres closes, il s'était dit :

– Je l'avais bien prévu, la vache est morte.

Il était descendu aux étables, et l'avait vue guérie. Cette réussite pourtant ne me servit à rien plus tard, dans un cas tout à fait comparable, je ne pensai que longtemps après que la vache avait trop mangé. Elle s'en tira, mais sur les conseils du vétérinaire je ne la gardai pas comme mère. Non, l'expérience n'apprend pas grand-chose à l'humanité.

Quant au *Grand Rouge*, je ne les revis jamais. Même quand ils vinrent enregistrer la Marcelle des Quarives, ils ne donnèrent pas signe de vie, et pas davantage quand ils sortirent un disque avec ce que nous leur avions, de tout cœur, donné. Bah ! Il en est du savoir comme du reste. Dit la chanson :

*Ta maire lo prestava,
mai d'enqueras l'a be...*

– Ta mère le prêtait, pourtant elle l'a encore.

Comme j'ai dit, plus on donne, et plus l'on possède ce que l'on a.

Je pourrais le répéter cent fois, de tels événements ne changeaient rien à la vie quotidienne, ils étaient la vie quotidienne. Ils étaient ma vie.

Ce qui changea, dans les dernières années de la décennie, fut d'un ordre tout autre. L'eau. J'ai parlé de cette question vitale à maintes reprises. L'eau qu'on allait quérir à la fontaine, à deux seaux, avec le *cercle* ou le balancier – *lo chambalon*. L'eau qu'on amenait à grandes barriques, par les temps trop chauds. L'eau de pluie recueillie par les toits, les dalles de zinc, les conduits, celle qu'on retenait dans les citernes, pour les bêtes et pour les usages de la maison. L'eau qui ruisselle et l'eau de source, les pêcheries pour la lessive et pour l'irrigation. Elle ne manque pas chez nous, l'eau. Or, justement *chez nous*, dans la maison, elle manquait. Parce que les sources sont dans les combes, et qu'on avait comblé le puits, et que même la citerne était loin. Parce qu'on prenait de l'âge, qu'on avait moins de force, qu'on avait moins de temps. L'eau manquait. Elle aurait fini par manquer tout à fait, même dans les citernes.

Que de fois ne les avions-nous pas réparées, les citernes ! Même après une longue pluie, voilà que le niveau baissait anormalement, voilà le fond à sec, d'infimes ruisselets drainant au-dehors un peu de vase et quelque débris de feuille à moitié pourrie. Il fallait enlever la couche de terre, envahie de racines, au-dessus du couvercle de planches... Ou bien soulever la lourde porte de ciment. Descendre dans cette sorte de cave humide, sombre, qu'on

lavait soigneusement, d'abord sans voir la moindre faille, le plus petit trou par où le liquide aurait fui – avait fui – dans le sol alentour. Et puis on trouvait la fente, dix fois rebouchée, qui s'était rouverte. La queue de renard insidieuse. Le minuscule gravier arraché près de la bonde, qui saignait le réservoir comme un coup de couteau. Restait à appliquer l'emplâtre. La pluie tardait. La pluie venait.

Maintenant, à près de cinquante ans d'âge, la grande citerne était toute couturée, à l'intérieur, de cicatrices et de rides. Les queues de renard se multipliaient, du côté des arbres. Les arbres étaient loin, mais les ronces sont plus pernicieuses, peut-être, et les sureaux. Les longues racines des ronces, souples et lisses comme des cordes, qui s'insinuent partout, plus loin, plus loin encore. Et les racines blanches des sureaux. Quelle que soit la racine, au bout cette chevelure, qui s'abreuve à puissantes goulées. Rien ne sert de couper la touffe, puisqu'il reste le trou. Et le trou tu le bouches, mais le cheveu repousse, et rouvre le trou. Si bien que la citerne était comme une passoire, surtout vers le haut. Et de partout le ciment lui-même se dégrade et devient poreux. On l'a badigeonné de ciment neuf, on a refait le sol. Cela doit tenir quelque temps.

Et voilà. Depuis qu'on en parlait, nous allons l'avoir, l'eau. Le maire, nous lui avons montré la source du Pré – la principale, la fontaine Blonde. Et les autres. Nous lui avons parlé de celle de Larcinat. Le projet finit par prendre forme. Oh, nous la donnerions pour rien, la source, pourvu que nous ayons l'eau qui coulerait sur l'évier même, dans la maison. Nous faisons un marché symbolique: mille francs. Un temps plus tard, on nous porte à signer les papiers. J'y jette un regard, toute joyeuse, le temps de chercher l'encre. Eh quoi... On a écrit 500...

– Nous avons dit que nous la donnions pour 1000, l'eau. Pas pour 500.

– Mais, réplique l'envoyé, le représentant de nos édiles, 500 ou 1000...

Plus tard, le maire assure qu'on avait dit mille, que ce serait mille, quoi qu'il soit écrit.

Ils ont raison, 500 ou 1000, c'est pareil, de toute façon, c'est si peu de chose – pour abreuver les trois-quarts de la commune d'une eau délicieusement pure – ce n'est rien du tout. Mais nous avons dit 1000, et pas 500.

– Nous ne signerons pas.

Ce fut un beau scandale. Notre curé prêcha en chaire, fustigeant ces mauvais citoyens qui ne voulaient rien faire pour la commune. Je me sentis visée. Je sus que je l'étais, longtemps après, lorsque lui ayant conté la chose et les attendus, il me donna, si j'ose dire, sa bénédiction.

– Dans ce cas...

Or j'avais dit, justement: *dans ce cas*.

– Dans ce cas, nous la vendrons, l'eau.

J'avais nettement conscience qu'on avait voulu se moquer de nous. Nous insulter. Nous discréditer. Que s'il y avait eu, au départ, une erreur ou un malentendu, on ne l'eût pas crié jusqu'à Rome. Que si l'on avait reçu, de quelque autre côté, une offre plus généreuse, aurait suffi de nous informer! Mais, si tel était le cas, ce fut un projet sans lendemain. Et moi, je tins bon. Ils la voulaient, l'eau? La paieraient. Ni 500, ni 1000, mais 10 000 francs.

Le maire et l'adjoint vinrent à la maison. C'étaient des amis, le marchandage fut cordial. Long, serré, mais cordial. On finit par s'arrêter, je crois, au chiffre de 7500. Moi qui tenais à mon million (ancien) je haussai les épaules – mais je sursautai quand le maire ajouta:

– Et le terrain autour, 50 mètres sur 50, le périmètre de protection vous sera payé sur la base de tant...

Cette rigolade! Quand j'avais parlé, moi, de 10 000, et même de 1000 francs, j'entendais la source et les moyens de l'exploiter, le terrain, le passage des conduits... Et voilà que nous avons parlé de la source nue, de cette eau qui, venant des profondeurs du sol, n'appartient à personne... Ajoutée la valeur du terrain, qu'on ne discuta que pour la forme, je l'avais, mon petit million!... Et au-delà. Mais comme nous touchâmes l'argent plusieurs années après, avec la dévaluation de l'époque...

Ah! L'argent ici n'était guère que prétexte, pourrais-je dire... Prétexte? Ou révélateur?

Enfin, les travaux commencèrent, à plein cœur du Pré. Beaucoup de gens allèrent voir cette tranchée – et moi-même une fois – qui avalait la source vive et celles de la pêcherie, qui saignait aussi le marécage, en biais vers les bois. Sept mètres de profondeur – ou bien était-ce douze? Une fameuse rigole! qui descendait là-bas vers l'étang. Puis tout fut nivelé, comblé. Lors d'un autre passage, j'avais remarqué que l'homme chargé de ce travail, au lieu de répartir la tourbe sur les tuyaux, l'entassait au même endroit. Ensuite, on s'aperçut que, pour remplacer la tourbe, il avait pelé le pré à beaux pans, hors du fameux périmètre. Que dire?... Ah! Il avait bonne mine, le maire, d'avoir déclaré:

– Je changerai la végétation dans ce pré.

Il entendait qu'asséchée, la prairie serait plus riche en bonnes herbes. Mais il n'avait asséché que le marécage du périmètre de protection, qui ne nous appartenait plus. Ailleurs, le sous-sol apparaissait nu, sableux, blanc de gravier ou vert d'argile, avec de grosses pierres blanches et rousses qui affleuraient, qui roulaient n'importe où. Et la végétation qui s'accrochait par places, joncs secs, chiendent, n'avait rien de comparable avec cette fine herbe à foin que nous y fauchions jadis... Ce fut même alors que j'y remarquai, pour la première fois, la petite valériane et les violettes de marécage, roses à feuilles luisantes, dans les rigoles abandonnées.

Toutefois, quelques années plus tard, la terre arable se refit d'elle-même